

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 32

Artikel: Les braves landwehriens
Autor: Fauchelevent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tsau dou, lè proutso pareint, lè vésin et lè z'autro dzein de la coumouna, tant qu'ao menistre que ellousai la pararda avoué lo régent. On s'arretâve trâi coup po montâ vè lo motf : ào bas, ào maitet, ào coutset po fini, devant d'arrêv ào cemetiro; ti lè coup, lè dzein trêzant lau tsapi: on du¹ hiaut et nà avoué lo crêpe tot aleinto. Aprî cein, on allâve bâire on verro. Vo dio que l'étai dâi z'einterrâ que l'avant de l'entrain et qu'on avâi dao pliizi de lâi allâ. Assebin lè pareint l'étant fiè quemet on pu² de moti quand lè dzein pouâvant dere :

— On tau, l'a z'ao z'u on rido bi einterrâ.

Mâ pè Courcrau, quemet pertot, l'è vegnâi cein qu'on appelle lo progrès et on iadzo, ào Conset communal, on conseiller, lo gros pècllio de Tiudu, l'a demandâ d'aboli lè brancard et de menâ lè mort dein on corbeillard.

Vo z'arâi saliu ôtre lè bramâie que lâi a zu ào Conset, quand lè dzein l'ant cein oïu. Menâ lè mort? Jamé de la via! On dusse être portâ pè dâi dzein et na pa menâ pè dâi bête! On porrâ pas s'arretâ trâi coup! Lè tsevau allâvant trau rido et on dera qu'on è pressâ d'allâ reduire sè mort! D'ailleu cein ne s'étai jamé vu pè Courcrau! Et pu cosse et pu cein : que Tiudu, que n'étai dau conset que du lé derrâire vôte et que n'étai pas pî bordzâi de la coumouna de Courcrau, étai bin n'hardi de fêre 'na proposechon dinse! Que l'aule commandâ dein sa coumouna clli gros pècllio de Tiudu, avoué sè quatro cotson, sè dautrâi meinton, sè djoûte que l'avant dâi regot de penna, son veintro quemet 'na fusta et sè cousse quemet dâi gros belion! Sè sant ti met à bramâ qu'on arâi djurâ qu'on lau démandâve de baissî lo prix dau laci. Assebin, faut pas être mau l'ebâhia se lo gros Tiudu l'a min zu de voix que la sinna et qu'ein a oïu son compto.

Quand l'eurant botsi clli commerce et qu'aprî bêvessant on verro, lo petit merdâo de Sami fâ dinse à sé camerado :

— Sède-vo porquie ellia serpeint de Tiudu voiâve on corbeillard?

— Na.

— L'è que l'a pouâire que por li lè porteu ne pouâissant pas lo soléva et que faille fêre dou voyâdo!

MARC A LOUIS.

• Tube.
• Coq.

Pour nos soldats.

On nous demande l'insertion de l'appel que voici. Nous abrégeons :

Un an s'est écoulé depuis que le décret de mobilisation appelait nos soldats à la frontière. De même que la sécurité du pays dépend de la protection de l'armée, la force et la solidité de l'armée dépendent de l'appui du peuple tout entier.

Quel bienfait pour les soldats dont aucun parent ou ami ne s'occupe, de trouver à l'étape, tout comme les camarades, après les fatigues de la marche, un bon envoi de linge propre. Et pour tous, quel plaisir d'avoir un local bien aménagé où faire sa correspondance ou ses paquets ; où trouver boisson et nourriture à prix modique dans un « Foyer » ou une « Maison du Soldat », et d'y trouver aussi de la lecture instructive ou récréative.

Plusieurs sociétés dévouées au bien public travaillent, depuis des mois, d'accord avec l'autorité militaire, pour le plus grand bien de la troupe.

La Lessive de guerre (Berne et Lausanne) lave et répare le linge de corps des soldats qui ne peuvent charger leur famille de ce soin. Dans la mesure du possible, on remplace, gratuitement, le linge usé.

Les Commissions militaires des Unions chrétiennes de Jeunes gens de la Suisse allemande et romande et des sociétés de la Croix-Bleue, créent des « Salles de correspondance et de lecture » pourvues de papier à lettres et de matériel d'emballage. La « Commission militaire romande » a fondé, en outre, des cafés de tempérance et gère les « Maisons du Soldat ».

L'Association « Soldatenwohl » a fondé et gère les « Foyers du Soldat » au nombre de 100, comportant un débit de boissons non-alcooliques et de nourriture.

La « Bibliothèque du Soldat », sous la direction de

l'Etat-major, s'est constituée grâce aux dons généreux d'éditeurs et de libraires suisses.

Toutes ces entreprises reposent sur le concours généreux de la population. Prière donc à tous les amis de ces œuvres de les aider dans leur travail patriotique, en assurant leurs ressources financières. Outre les dons en argent, la Bibliothèque reçoit les envois de livres.

LES BRAVES LANDWEHRIENS

A YANT passé en Landwehr le 30 avril 1915, Pierre Lecourcet fit son premier cours actif au printemps de cette année dans cette vénérable compagnie. Il s'aperçut aussitôt que la discipline militaire était bien différente de celle de l'élite. Ce n'était plus le dril, le fameux drill qui veut qu'on prenne la position, qu'on claque les talons et qu'on s'annonce à tout officier lorsqu'on est en corvée. Non, mais plutôt une discipline comme qui dirait à la bonne franquette, et presque à la papa.

Les officiers ne jouent plus à l'ogre, mais se déclarent au contraire les amis et les collaborateurs du soldat. En un mot, l'armée apparaît véritablement démocratique.

Pierre Lecourcet, dès les premiers jours, ne put faire autrement que de remarquer et d'admirer l'attitude simple et bon enfant du lieutenant. Certes, il n'avait pas l'air bien dégourdi et il ne semblait pas avoir inventé la poudre, cependant son commandement, entrecoupé de réflexions naïves, ne manquait pas de plaire à Lecourcet.

« Ça manque de charme! » avait-il coutume de dire, lorsqu'un soldat ou toute la section avait fait quelque erreur dans le maniement d'armes ou quelque autre exercice. Et lorsque nous nous étions rendus coupables d'un manquement plus grave, faisant allusion aux admonestations que nous risquions de nous attirer de la part de nos supérieurs, il nous disait :

— Vous allez vous faire dire des sottises!

Au bout de quelques jours, il fut surnommé : « Scandaleux! » car pour une bagatelle ou pour toute faute commise par un des soldats de sa section, il avait coutume de lancer cette apostrophe, dont l'exagération même annihilaît complètement la portée! Non, vraiment, soit au point de vue stratégique, soit au point de vue pédagogique, le lieutenant n'était pas un aigle, et cependant il était « gobé » de sa section, et Lecourcet le préférait mille fois à ceux qu'il avait eu précédemment dans l'élite.

Lecourcet vit tout de suite qu'il pourrait faire bon ménage avec les landwehriens, officiers et soldats. Il trouvait enfin cet esprit d'entente et cette vraie camaraderie qui seule fait accepter joyeusement les fatigues et les devoirs du service militaire. La note comique, en Landwehr, ne manque pas non plus, mais elle n'est pas agressive, et l'on n'assiste jamais à des scènes pénibles comme c'est trop souvent le cas dans l'élite.

— Ça vient de l'âge! fit observer un jour à Lecourcet un soldat à qui il avait confié ses impressions.

— Alors, répondit Lecourcet, les Landwehriens sont comme le vin : ils deviennent meilleurs à mesure qu'ils vieillissent.

Et c'est par des propos de cet ordre qu'une solide amitié se nouait peu à peu entre Lecourcet — un intellectuel passablement brouillé avec le service militaire, mais réconcilié presque avec lui par les découvertes qu'il faisait maintenant — et de braves ouvriers ou paysans qui, hier encore, étaient pour lui des inconnus.

Un jour, Lecourcet eut l'occasion d'apprécier le réel tact pédagogique dont font preuve les officiers. C'était au bord d'une prairie. La compagnie s'était arrêtée et l'on allait procéder à la cérémonie du serment de fidélité au drapeau, cérémonie organisée à l'intention de trois ou quatre soldats qui n'avaient pu remplir précéd-

emment cette formalité. L'allocution fut brève, sans pédanterie, simple, sortie du cœur, et Lecourcet en retint surtout cette parole qui lui fit une excellente impression : « Vous êtes des soldats-citoyens... »

— Oui, se dit Lecourcet, nous sommes des soldats-citoyens en Suisse, mais voilà, hélas! ce que quelques officiers parfois ne semblent pas disposés à comprendre.

Lecourcet eut tôt fait de dévisager les quelque cinquante soldats qui constituaient sa section, cependant il lui fallut plusieurs jours, et même plusieurs semaines pour arriver à les connaître tous.

Il fut tout heureux de retrouver là trois ou quatre camarades qui avaient été avec lui dans l'élite, et sa joie d'intellectuel fut grande lorsque, le jour de la mobilisation, il entendit un des soldats saluer la venue d'un caporal par ces mots si expressifs, bien qu'en l'occurrence visiblement exempts de toute méchanceté :

— Voilà ce grand bœuf de B...!

C'était une manière de témoigner son amitié, et Lecourcet put remarquer que jamais, pendant toute la période de service qu'il fit — soit environ un mois — il ne put discerner la moindre méchanceté dans les propos ou les actions des soldats.

L'un d'entre eux, le plus comique de tous, était sans contredit celui qu'on surnommait « la grande robe », un vieux de la vieille, laitier de son métier, et qu'on avait baptisé ainsi à cause de l'aspect drôlatique qu'il avait dans son immense capote, trop grande pour lui! Même dans les moments de grande fatigue, ou sous la pluie des lazzis qu'il savait inoffensifs, toujours « la grande robe » avait le sourire.

Une des scènes les plus désopilantes auxquelles il fut donné à Lecourcet d'assister, fut celle qui se passa à S..., petit village du Valais, où le bataillon était cantonné.

La section de Lecourcet était à la garde. Le commandant de la garde, un sergent, s'était absenté et avait nommé un remplaçant en la personne d'un caporal, un très brave garçon, très consciencieux, mais pas malin pour deux sous.

Sur le coup de midi (ce n'est généralement pas à ces heures que se font les alarmes) survint le commandant de la garnison des forts, colonel à fortes moustaches, pas du tout méchant, mais redouté tout de même des simples miliciens.

— Aux armes, la garde! cria la sentinelle.

Et c'est soudain un remue-ménage dans le corps-de-garde, un sauve-qui-peut comme rarement Lecourcet eut l'occasion d'en voir en pareille occasion. En un clin-d'œil, chacun fut sur son fusil et, deux minutes plus tard, toute la garde, baïonnette au canon, était alignée devant le local, prête à être présentée.

Le colonel examinait les hommes, se demandant, tout en caressant ses moustaches, comment le sous-officier allait s'acquitter de ses fonctions.

Le protocole voulait qu'on mît les soldats au garde-à-vous fixe et qu'on présentât le peloton en annonçant l'effectif.

Au lieu de cela, notre caporal se trouble, perd la tête, et répète sans cesse sous les regards flamboyants du colonel :

— Rectifiez la position! Enlevez les brins de paille!

Et nous voilà, rectifiant la position, et nous époussetant mutuellement, tandis que le colonel, pressé de mettre un terme à cette scène tragi-comique, rassurait péniblement le caporal encore tout effarouché et lui enseignait — tout en le gourmandant avec bonté — l'exacte façon de présenter la garde à un supérieur.

Longtemps, Lecourcet se rappela cette petite cérémonie, si amusante à ses yeux et qui lui révéla, à côté de l'incompétence manifeste d'un

sous-officier, la véritable paternité d'un chef qui traite les soldats comme des êtres sur lesquels il veut pouvoir compter, mais qui ne craint pas suivant en cela une méthode pédagogique trop négligée en Suisse, et qui mériterait d'être mieux suivie — de les appeler « ses enfants ».

Oui, en Landwehr, les soldats sont les enfants des officiers, comme ils sont ceux de la Patrie, et tous les soldats se regardent comme des frères.

Voilà pourquoi Lecourcet se sentit heureux de faire partie de l'armée suisse, depuis qu'il était en Landwehr.

FAUCHELEVENT.

Nos troupiers en cartes postales. — Le crayon de M. Pierre Châtillon est pétillant d'esprit. Il vient exercer sa verve à dépeindre les petits ennuis inhérents à la vie militaire, que le spirituel caricaturiste a vécue avec ses camarades du 20, joyeusement, en bon Suisse. Il a croqué six cartes postales de malice : « Début », « La Soupe », « Permission de fu ner », « Permission de chanter », « Lettre à la mère », « Paquetage complet ». Elles sont bien la chose la plus plaisante qui ait paru sur la vie militaire suisse.

Tous les recommandons sincèrement à nos lecteurs.

POUR FAIRE TOUT CE QU'ON VEUT

II

On peut se servir des escargots noirs. — Ils doivent passer les verres et les cors aux pieds. On met plusieurs dans un pot, on met beaucoup de sel dessus, et on les enfouient 9 jours dans la terre et on les distille dans un verre au soleil.

Une encré invisible. — Prenez le jus d'ognon séché sur du papier, quand vous le tenez au feu, vous pouvez le lire, mais autrement ne voit rien. Le jus d'ail et le lait font le même effet.

Pour faire pesant une pièce en or. — Mettez une pièce dans le jus de la bouse des chevaux, elle deviendra pesant.

Pour sortir le sel d'une nourriture qui est trop salée. — Prenez une éponge bien propre, mettez-la dans la nourriture et sortez-la ensuite vous trouverez qu'elle a tout sorti le sel.

Pour teindre les cheveux. — Les cheveux blancs viennent blancs ou gris quand on prend la graisse d'ours et de la graisse de blaireau et les frotte avec. Les cheveux blancs, rouges ou gris pour les teindre en noir, il faut cuire de l'écorce de grenade avec le brou de noix dans l'eau, et on mouiller une brosse avec cela et en brosse les cheveux.

Un bon remède quand on fait des royauges à pieds. — Mangez de l'ail tout cru comme aussi dans la nourriture et portez-en aussi avec vous et vous pouvez toujours marcher sans perdre de forces. Quand les pieds vous font mal, prenez une vessie de cochon enveloppez-vous les pieds avec et mettez après vos bas et vos souliers.

Pour rendre la viande tendre en la cuisant. — Pour cuire la viande d'une vieille bête, afin qu'elle devienne tendre, mettez une racine d'orange ou un morceau de verre dans la marmite et filez-le cuire avec.

Pour faire croître les cheveux. — Graissez la place où vous voulez avoir des cheveux, avec de la graisse de brochet, ou prenez une taupe toute vivante, mettez-la dans une poêle toute chaude et brûlez-la en poudre, frottez la place où vous voulez des cheveux avec du miel et mettez de cette poudre dessus.

Pour faire disparaître les cheveux. — Prenez une livre de cendres de la corne de cerf et demi-livre d'os et broyez cela bien avec de l'eau, faites tout bouillir et mouillez les cheveux avec cette eau, et ils disparaîtront.

(Peu demandé. — Réd.)

Pour les mouches dans les chambres. — Quand on brûle des feuilles de courge dans une chambre, les mouches crèvent toutes, ou bien on fait bouillir des courges dans l'eau et on arrose les chambres avec cette eau.

Pour que le vin ne se gâte pas. — Mettez de la racine de gentiane dans le vin et il ne se gâtera pas et vous pouvez le garder dans tous les tonneaux.

Quand le vin est amer et qu'il ne peut redvenir bon. — Prenez une livre de tartre, demi-once de girofle, demi-once d'écorce de canelle, demi-once du gingembre, pilez tout bien ensemble, mettez encore du blanc d'œufs, broyez cela dans le vase avec un bois.

« IE T'AMO MON PAÏ ! »

UNE chanson en patois ! Ah ! combien son auteur, M. L. Goumaz, a eu raison de choisir notre bon vieux dialecte, pour dédier, à l'occasion du 1^{er} Août, cette chanson aux soldats suisses.

Le *Conteur*, qui se réjouit de tous les témoignages de fidélité donnés au patois, souhaite bonne chance à la chanson de M. L. Goumaz, dont voici une strophe :

Mon paï, que t'i bi. l'amo té bllian névé,
T'e sommet z'orgollhia s'e vouantain dein lo lé.
l'amo lo ruz prévon au pi dai rotze naire,
Lé gran prä vé que von asse lien qu'on pau vère,
Lé vatze et lè modzon moulant pri dau zalet,
Lé z'armailli dzoiau. l'amo quan lè valet
Lutzeion dein lè bou, quan on ou lè senaille
Dai tropi ein auton, mimo quan lè renaille
S'ein baillon dé tzanta fa né dein lo tzautein.
To cein lè lo paï, to cein lè lo bon tein.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

XI

— Tu ne lui as jamais avoué ce que tu ressentais pour elle ?

— Non, jamais.

— Bien vrai ?

— Puisque je te le déclare. Ne vois-tu pas que c'est précisément pour cela que je me morfonds depuis un mois ? Roeseli me déteste !

— Que me dis-tu ?

— Au moins elle en aime un autre et c'est tout comme ; monsieur Léonce Brocard, le peintre qui loge à l'hôtel de l'Ancre, l'a ensorcelée. Elle n'a dansé qu'une valse à la fête de la Navigation et c'est avec lui. Depuis ce jour, elle fait mille manières pour accepter mes services, elle ne me parle plus, elle s'éloigne quand j'approche..

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de Jenny Perrin. Peut-être que tout espoir n'était pas encore perdu, si elle pouvait... Mais bientôt la brave fille renfoula ces pensées égoïstes, pour ne songer qu'à consoler son ami.

— Tu te trompes, lui dit-elle, j'en suis certaine. Roeseli m'a constamment parlé de toi avec affection... elle t'aime, elle doit t'aimer... il faut que tu t'expliques, et, puisque tu n'oses pas le faire, c'est moi qui m'en charge. Te souviens-tu ? ajouta Jenny au bout d'un moment, en s'efforçant de paraître gaie... à l'école j'avais une langue de pie, au dire de monsieur le régent; j'espérais que depuis cette époque elle est restée la même; pour toi, je saurai la faire aller de la belle manière... à moins pourtant que la jalouse ne me la coupe en deux, se hâta de poursuivre l'espiaugle jeune fille, et, à ce mot, elle se prit à rire, à rire ; vraiment cette fois, c'était de bon cœur. Quant à son compagnon, si désespéré tout à l'heure, il renaisait peu à peu à la joie ; oui, ce qu'il venait d'entendre sur Roeseli ne pouvait être que la vérité. Pour s'en convaincre lui-même davantage, Louis commença à raconter une seconde fois l'histoire de son amour. Il allait évidemment reprendre chaque point l'un après l'autre, mais Jenny s'en défendit. Il faisait déjà bien sombre, on devait rentrer à la maison.

— Allons, dit-elle, aide-moi à porter la corbeille, je prendrai la planche. Ils se mirent en route.

Et à quelques pas derrière eux, un petit personnage se glissait dans l'ombre, le long de la muraille qui soutient la terrasse. Il prenait toutes sortes de précautions pour ne pas être aperçu, et semblait prêter l'oreille aux discours des deux jeunes gens.

— Très bien, se dit M. Brocard, en fermant la porte de sa chambre. Cette fois, je puis dresser mes batteries sans employer d'échelle. Ah ! si j'avais su ça plus tôt, nom d'un nom ! Mais aussi, qui s'en serait douté ? Sont-ils nigauds, ces Suisses !... Se laisser de la sorte sécher d'amour chacun de leur côté ! car elle l'aime évidemment ; c'est inconcevable, et si je la racontais à Paris... peut-être ferais-je mieux de taire toute cette histoire. Au fait, il n'y a pas de quoi rougir, car le jeune homme a du physique ; mais suffit, il s'agit d'autre chose. Notre gentille rieuse va donc, de part et d'autre, enflammer les coeurs et tâcher d'éteindre le sien. C'est très beau de sa part, ce désintérêt me plaît... il me sera utile. Laissons donc faire. Dans deux jours, j'écris sur papier rose tendre, avec guirlandes, colombes et petits amours, une lettre bien passionnée, mais surtout timide. J'ai pourtant la hardiesse d'implorer un rendez-vous. Je désigne le lieu, et cette fois, ce n'est pas la fenêtre de mademoiselle. Là-dessus, larmes et soupirs ; pour terminer l'épître, je signe d'un amoureux L. B., qu'on ne manquera pas de lire Louis Bernard, mais peu importe, L. B. c'est moi, je saurai le montrer. — Comment, je reçois un soufflet, en plein visage ; au lieu de me fâcher, je cours, oui, certes, faire des excuses !... On m'attend avec des pots d'eau froide ! Et j'accepterais le procédé comme pain bénit ?... Alloins donc !

Le jour suivant était un dimanche. L'après-dînée, à deux heures, Jenny Perrin alla chercher Roeseli chez M. Marlet, et bras dessus, bras dessous, ces deux jeunesse se rendirent dans la campagne Haldimand, propriété appelée ainsi du nom de son possesseur ; un bien bon monsieur, je vous assure, qui aime à jouir de sa fortune en compagnie des pauvres et des promeneurs. Nos amies, devisant entre elles, se mirent à parcourir les grandes avenues sablées, riant de tout, et folâtrant comme de jeunes chevrettes. Mais bientôt, fatiguées de tant courir, elles s'assirent sur un banc rustique. Roeseli avait cueilli dans l'herbe, tout le long du chemin, des violettes bien odorantes qu'elle voulait mettre à son corsage ; elle les déposa sur ses genoux, et commença à en arranger artistement un joli bouquet. Parmi ces violettes, se trouva par hasard une petite marguerite ; elle la prit, et se mit à en arracher une à une les pétales d'un air tout à fait sérieux.

(A suivre.)

La livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Ce qui nous unit, par C.-A. Loosli. — Impérialismes nationaux, par Ernest Seillière, de l'Institut de France. — Les gardiens du blé, par René Morax. — La fin d'une grande vie. Emile Olivier, par le Dr Henri Seeholzer. — L'arme au pied, par Henry Chardon. — Une réhabilitation. Erekmann-Chatrian, par Henry Aubert. — Les aventures d'Hadji Baba d'Ispahan, par James Morier. (Seconde partie.) — Chroniques allemande, par Antoine Guilland; américaine, par George Nestler Tricoche; suisse romande, par Maurice Milliod; scientifique; politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Lumen. — Au Lumen, depuis hier, il y a un film vraiment sensationnel : *Aux armes !* grande pièce dramatique de la guerre. A côté de celà, nombreux films dramatiques, comiques et d'actualité.

Ajoutons que la salle du Grand-Pont est un refuge des plus agréables contre la chaleur.

Voir illustration en 4^{me} page.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.